

Fiche 1

L'événement que constitue le système totalitaire

La première intrusion d'Arendt dans l'interprétation des événements de son époque qui caractérisera par la suite sa démarche se fit dans l'urgence provoquée par la tragédie nazie. Car il s'agit bien avec le totalitarisme d'un événement. Il a, comme tout événement, un lieu et une date précise : l'Allemagne nazie de 1933 à 1945 et l'URSS stalinienne de 1929 à 1953. Qu'il s'agisse d'un événement signifie qu'il ne constitue pas un régime politique théorisé et revendiqué, mais un système de pouvoir constaté empiriquement à un moment donné de l'histoire.

Remarquons premièrement qu'Arendt ne considère pas le totalitarisme comme une doctrine politique qu'il s'agirait de réfuter, comme cela a pu être prétendu pendant la guerre froide en assimilant le communisme dans son ensemble au régime stalinien pour saper le bloc de l'est ou à la fin du siècle pour légitimer l'existence d'Israël, comme si les juifs étaient les ennemis éternels d'un projet totalitaire. Pourtant, ni l'antisémitisme ni l'esprit révolutionnaire ni encore le

colonialisme, pour reprendre trois grandes tendances politiques modernes analysées par Arendt, ne sont en soi totalitaires bien que le totalitarisme soit la réunification de leurs pires occurrences. Il ne s'agit donc jamais pour Arendt de marginaliser le totalitarisme en le rattachant à une mouvance politique particulière, mais de conserver son caractère unique en montrant que c'est toute l'histoire de l'Europe qui y conduit. Son analyse du « système totalitaire » ne vise pas à en manifester la cohérence logique dans une démarche scientifique, mais d'un même mouvement à le saisir et à le détruire.

Deuxièmement, il faut préciser qu'Arendt cherche à comprendre ce qu'il s'est passé, alors que cela n'avait jamais eu lieu auparavant et n'aura assurément plus jamais lieu. La compréhension qu'Arendt propose n'est pas une analyse objective froide. Élevée à l'école de la phénoménologie, elle sait l'incohérence d'une interprétation du monde qui néglige son caractère vécu. Cela fait partie du totalitarisme d'être une réalité politique indignante. « *Décrire les camps de concentration sine ira [sans colère] n'est pas être "objective", c'est fermer les yeux sur leur réalité¹.* » La réalité historique est inséparable de la façon dont elle se manifeste. La compréhension de l'événement que propose Arendt est « *cette forme de connaissance grâce à laquelle [...] les hommes qui agissent [...] sont en mesure d'accepter finalement ce qui s'est passé de manière irrémédiable et de se réconcilier avec ce qui*

1. « Une réponse à Eric Voegelin », in *Les origines du totalitarisme* désormais *OdT*), Paris, Quarto Gallimard, 2002, p. 971.

*existe de façon incontournable*¹ ». La compréhension est le processus par lequel l'individu fait le deuil du monde ancien que l'événement vient détruire et se réconcilie avec le monde que cet événement inaugure. Il conviendra donc pour Arendt de repérer les concepts politiques qui ont manifesté leur obsolescence avec l'avènement du totalitarisme.

Il importe de faire une troisième remarque avant d'étudier ce concept historique de totalitarisme, concernant la validité de la réunion sous ce concept de deux situations historiques différentes : l'hitlérisme et le stalinisme, ce qui a pour risque de confondre nazisme et communisme, faisant rentrer dans cet événement historique précis toute l'histoire du socialisme révolutionnaire alors que le nazisme resterait un fait isolé de l'histoire politique et philosophique du nationalisme. C'est encore à la notion d'événement qu'il faut se rattacher : le totalitarisme caractérise la situation extrême du monde à un moment déterminé et le pacte Molotov-Ribbentrop qui scelle le 23 août 1939 la non-agression du III^e Reich et de l'URSS manifeste l'unité historique de l'événement. L'opposition idéologique disparaît derrière l'entente des deux régimes pour la transformation de l'homme.

Enfin, se pose la question de l'originalité véritable du totalitarisme. Pour le dire crûment, les camps d'extermination sont-ils vraiment une horreur sans précédent ou ne sont-ils qu'un carnage parmi d'autres,

1. *Philosophie de l'existence*, Payot, 2000, « Compréhension et politique », p. 214.

parmi tous ceux qui parsèment l'histoire humaine ? Pourquoi l'extermination des juifs ne serait-elle pas comparable avec, pour prendre un exemple d'Arendt, l'annihilation programmée par Rome de Carthage ? Arendt est loin d'avoir une représentation angélique de l'histoire qui, comme le dit Hegel, est « *l'autel où sont sacrifiés le bonheur des peuples, la sagesse des États et la vertu des individus*¹ ». Y a-t-il donc vraiment à s'étonner des camps de la mort alors qu'il s'agit de la forme de massacre « normale » pour la civilisation industrielle ? En effet, comme l'explique très bien Adorno dans les *Minima Moralia* (§ 68), Auschwitz est devenu possible au moment où on a inventé l'abattoir. Il n'y a pas non plus pour Arendt à compter les morts comme le fera la lugubre série *Livre noir* (du communisme, du colonialisme, etc.) mais à comprendre la spécificité politique du totalitarisme : s'il fallait que Carthage soit détruite pour que Rome vive, si les abattoirs sont utiles aux appétits des masses, la destruction des juifs d'Europe telle qu'elle fut menée par l'Allemagne nazie fut fatale à la pérennité du III^e Reich. Ce sont les fondements même de la politique comme acquisition et conservation du pouvoir qui sont balayés avec le totalitarisme.

Que s'est-il donc passé à ce moment précis de l'histoire ? Quels sont les traits caractéristiques de l'événement totalitaire ?

1. *La raison dans l'histoire*, Paris, Plon, 1965, p. 103.

Ce qu'affirme Arendt, c'est que le système totalitaire, loin d'inventer un nouveau régime institutionnel, conserve les apparences légales du régime précédent, pour les doubler d'un mouvement totalitaire. Car il n'importe plus au nazisme d'instaurer un régime permanent dans le temps, il est la mobilisation des masses par une idéologie nourrie d'une propagande aveugle à la réalité au sein d'un mouvement unissant directement la masse au chef charismatique et visant à la réalisation d'un homme nouveau, comme si tout, enfin, était devenu politiquement possible. Le problème fondamental du totalitarisme est ce déni du monde. « *Nos conditions d'existence aujourd'hui dans le domaine politique sont menacées par ces tempêtes de sable dévastatrices. Le danger n'est pas qu'elles puissent instituer un monde permanent. La domination totalitaire, comme la tyrannie, porte les germes de sa propre destruction. [...] Son danger, nous le connaissons : elle menace de dévaster le monde*¹. » La métaphore du sirocco est récurrente chez Arendt pour qui le désert est la possibilité d'une vie sans monde. Derrière cette formulation apocalyptique, il faut comprendre la spécificité du totalitarisme : être un mouvement, non un état. Un régime politique peut produire un monde plus ou moins juste, garantir plus ou moins de liberté au peuple, mais le totalitarisme ne se préoccupe plus d'édifier un monde, il ne vise qu'à la réalisation

1. *ST*, p. 231.

d'une idée. La destruction de Carthage était conçue par Caton comme nécessaire à la pérennité de Rome ; au contraire, le nazisme est le moyen destiné à la destruction des juifs et à la production d'une race pure, l'État est au service du mouvement.

La mobilisation des masses

Le premier chapitre du *Système totalitaire* s'intitule « une société sans classes ». Les historiens ont vite remarqué la fausseté de l'assertion : les sociétés russe et allemande des années trente étaient bien entendu divisées en classes sociales. Ce que manifeste en réalité Arendt, c'est le développement d'une franche de la population désolée, c'est-à-dire à la fois déracinée et inutile. « Être déraciné, cela veut dire n'avoir pas de place dans le monde, reconnue et garantie par les autres¹ », comme l'appartenance à une terre, à une corporation, à une communauté. « Être inutile, cela veut dire n'avoir aucune appartenance au monde² », le chômage massif de l'entre-deux-guerres en Allemagne produisit une masse superflue³.

Ces masses ne sont pas une classe : « On ne pouvait identifier cette populace avec la classe ouvrière grandissante, ni avec le peuple pris dans son ensemble, mais elle se composait en fait des déchets de toutes les classes⁴. »

1. *Ibid.* p. 227.

2. *Idem.*

3. Situation excellemment décrite par Alfred Döblin dans son roman Berlin *Alexanderplatz* écrit en 1929. Il fut adapté à la télévision en 1980 par R. W. Fassbinder.

4. *L'impérialisme* (désormais Imp.), in *ODT*, p. 411.

La masse est comparable au *lumpenprolétariat* de Marx, cette partie du peuple qui ne constitue pas, à la différence du prolétariat, une force historique, mais est composée du rebut incompressible de la société. Or, cette frange de la population s'est développée et constitue alors une force négative.

Cela a deux conséquences politiques. Arendt écrit que « *le succès des mouvements totalitaires auprès des masses sonna le glas de deux illusions pour les démocraties en général, et surtout pour les nations européennes et leur système des partis*¹ ». D'une part, ces masses sont dénuées d'intérêts de classe, elles n'adhèrent pas à des syndicats, votent rarement. Les adhérents aux mouvements totalitaires ne sont pas les acteurs politiques habituels, mais ceux qui sont exclus du système politique habituel et ne le reconnaissent pas. « *Les masses se différencient des multitudes des siècles précédents en ce qu'aucun intérêt commun ne les lie ensemble, aucune sorte de "consentement" commun qui, si l'on en croit Cicéron, constitue l'inter-est, ce qui est entre les hommes, ce qui se déploie dans tous les domaines, du matériel au spirituel*². » En effet, la politique parlementaire est organisée autour de partis politiques qui sont les défenseurs d'intérêts de classe. La première illusion battue en brèche est que les partis sont représentatifs du peuple, alors qu'ils ne le sont que d'une minorité politiquement active, la majorité restant silencieuse.

1. *ST*, p. 32.

2. « Réponse à Eric Voegelin », p. 971.

D'autre part, ces masses ne sont pas politiquement indifférentes. Mobilisées par les mouvements totalitaires, elles mettent à bas le système parlementaire. Politiquement désespérées, les masses sacrifient le monde à la cause totalitaire. « *Les masses sont obsédées par le désir d'échapper à la réalité parce que, dans leur déracinement essentiel, elles ne peuvent plus en supporter les aspects accidentels et incompréhensibles*¹. » Alors que la politique est l'art de manœuvrer dans un monde accidentel, les masses cherchent à s'en évader. C'est le refuge dans l'idéologie.

Le mouvement totalitaire

Arendt distingue le mouvement totalitaire visant à réaliser une idéologie des partis politiques servant des intérêts de classe. L'idéologie qui le mène n'est pas un cadre d'interprétation du monde, c'est le programme à réaliser. L'idéologie est littéralement « *la logique d'une idée. Son objet est l'histoire, à quoi "l'idée" est appliquée ; le résultat de cette application n'est pas un ensemble d'énoncés sur ce qui est, mais le déploiement d'un processus perpétuellement changeant*². » Ainsi, « *affirmer que le métro de Moscou est le seul du monde, ce n'est mentir qu'aussi longtemps que les bolcheviks n'ont pas le pouvoir de détruire tous les autres*³. » Il s'agit d'énoncés programmatiques et

1. *ST*, p. 79.

2. *Ibid.* p. 216

3. *Ibid.* p. 76.